

RICHARD SENNETT

CE QUE SAIT LA MAIN

FICHE DE LECTURE

« Faire, c'est penser. » Cette affirmation vient conclure la quatrième de couverture du livre *Ce que sait la main, La culture de l'artisanat* de Richard Sennett. La main de l'homme est ce qui lui permet de pratiquer depuis le commencement. Pourtant, ceux qui pensent sans faire sont souvent hissés au sommet. Le savoir se place au-dessus du savoir-faire, comme si l'ingénieur était supérieur au technicien. Richard Sennett contredit ce point de vue en affirmant que la main ne peut être dissociée de la tête malgré ce que l'industrie tente de nous faire croire.

Romancier, critique littéraire, philosophe, sociologue et violoniste, Richard Sennett est l'un des grands penseurs américains de son temps ; il est surtout un penseur qui s'intéresse aux pratiques manuelles. Dans ce livre, il nous donne une définition de l'artisanat bien plus large que celle habituelle d'un « travail manuel spécialisé ». Il pense l'artisan comme une notion plus vaste, le craftsman, qui est animé par le désir, commun à tout homme, de bien faire quelque chose en soi. En ce qui concerne l'artisanat, il le définit comme étant l'envie de « soigner son travail et [qui] implique une lente acquisition de talents où l'essentiel est de se concentrer sur sa tâche plutôt que sur soi-même » (4ème de couverture). Cette définition amène à considérer l'excellence du travail comme une fin en soi. L'affirmation de C.Wright Mills renforce cette idée : « Les satisfactions du travail accompli sont sa propre récompense ».

Dans la pensée de l'auteur, l'artisanat signifie aussi bien le Moyen-Âge, avec l'organisation de la société par les corporations, telles que les communautés actuelles qui emploient la notion de liberté comme Linux par exemple. Le programmeur informatique, l'artiste, le parent et le citoyen sont artisans. Ils ont tous pour point commun ce désir, que l'on a déjà vu, de bien faire leur travail, mais aussi d'être en dialogue avec la matière. Dans la première partie de son livre, « L'artisan troublé », Richard Sennett aborde trois sujets majeurs : la relation entre tête et main, la routine dans l'apprentissage et le rapport à la matière.

TÊTE / MAIN

L'artisan est troublé. Cette affirmation est le titre de la première sous-partie du chapitre consacré à l'artisan. Richard Sennett y démontre comment le monde moderne ne pousse plus l'artisan à la qualité. À l'inverse de ce qui a été dit précédemment concernant la vision de l'excellence du travail comme une fin en soi, la nouvelle économie cherche à éveiller le désir de bien travailler en développant la concurrence et également par la nécessité morale de travailler dans l'intérêt de la communauté. Le travail bien fait n'est plus une finalité. S'ajoute à cela la reconfiguration des profils recherchés par les entreprises. Le fait de travailler au sein d'une entreprise était vu comme récompense du travail, avec notamment les augmentations découlant de l'ancienneté. Désormais tout est fait dans le seul but de créer du profit. Les entreprises préfèrent le court terme et les jeunes employés qui coûtent moins cher que des employés expérimentés. Enfin, l'effort de l'employé pour réaliser un travail bien fait reste invisible pour la structure des gratifications. C'est donc une démoralisation générale qui s'est installée avec la nouvelle économie.

En plus de la démoralisation de ses employés, la nouvelle économie est marquée par cette idée que la théorie serait supérieure à la pratique, du fait que les idées sont apparemment plus durables que les matériaux : « Le théoricien vaudrait mieux que l'artisan parce que

les idées durent » (p.172). Pourtant, Richard Sennett défend que la conception est indissociable de la fabrication. La tête et la main sont nécessaires dans la fabrication. L'artisan fait appel à l'esprit pour réaliser les bons gestes. Il pense le produit en son intégralité (sa forme, sa matière, les gestes, etc.), il est tout autant concepteur qu'exécutant.

La rupture entre main et tête est en grande partie due à la Révolution Industrielle et à la nouvelle manière de travailler qu'elle a apporté : la division des tâches. Avec le Taylorisme, l'ouvrier ne fait partie que d'une courte étape de la fabrication d'un produit et répète les mêmes gestes. Un modèle qui semble aujourd'hui contredit par le développement de nouveaux lieux ouverts de fabrication, comme on peut le voir dans le livret entretien. La seconde conséquence majeure liée à la Révolution Industrielle est l'expansion des machines. Au départ, cette menace paraissait physique puisque la machine pouvait répéter le même geste sans jamais se fatiguer. Elle est peu à peu devenue morale à cause du mauvais usage qui a été fait des automates, notamment des logiciels de CAO (Création Assistée par Ordinateur). L'homme donne un ordre qui est exécuté et compris par un algorithme, mais le résultat obtenu reste souvent un mystère pour l'utilisateur. Par l'utilisation abusive de la CAO, la main souffre puisqu'elle ne pratique plus, et il en est de même pour la tête qui est coupée de la réflexion et de la compréhension du fonctionnement des nouveaux outils.

Richard Sennett perçoit la CAO comme le déficit qui est à relever par la société moderne. « Comment penser comme des artisans en faisant un bon usage de la technologie ? » (p.64). Au-delà du savoir-faire qui définit l'artisan, il sous-entend également la dimension sociale qui existe dans la manière de travailler du craftsman. La rupture de la tête avec la main reviendrait à une séparation intellectuelle mais aussi sociale.

LA ROUTINE COMME FORME D'APPRENTISSAGE

« Méfions-nous des prétentions au talent inné, non formé » (p.56). Richard Sennett nous invite à nous méfier de l'inspiration soudaine, qu'il appelle aussi, et sans doute un peu ironiquement, « coup de foudre ». Selon lui, l'inspiration et l'intuition s'inscrivent dans la routine. Il démystifie le mythe du génie en affirmant que le talent va de pair avec une pratique régulière. C'est en exerçant une chose de façon répétitive que l'on apprend. Pour Richard Sennett, plus l'on répète, plus notre capacité à supporter la répétition augmente. La routine est donc à percevoir comme un moyen d'étudier une pratique mais aussi de la moduler au fur et à mesure. « Plus une personne recourt à ces techniques, plus elle les sonde, plus elle y gagne en satisfaction du travail bien fait et en sentiment de compétence » (p.322). Cependant, cette manière d'acquérir des compétences ne semble pas être au goût de l'éducation moderne qui considère la routine comme un apprentissage répétitif, passif et « abrutissant ». Elle ne serait pas assez stimulante pour les enfants. Derrière ce concept de routine, Richard Sennett défend pourtant le travail technique, qui est loin de se réduire à la répétition abrutissante. L'apprentissage, et notamment l'amélioration par la répétition, est appliqué par les machines modernes. Grâce à des boucles rétroactives, ces dernières apprennent de leurs erreurs et se re-programment en fonction. Mais avec cette régulation autonome des machines, l'homme n'intervient plus et il se retrouve extérieur à la routine. C'est par ce mauvais usage que Richard Sennett arrive à ce que l'on a vu précédemment : la dissociation de la tête et de la main.

« L'intuition se travaille » (p.290). Cette phrase vient contredire l'idée que la routine n'est pas assez stimulante dans l'apprentissage. L'artisan en répétant ses gestes et en se confrontant à la matière quotidiennement s'ancre dans une routine où l'innovation ne semble pas avoir sa place. Pourtant, par cette répétition, il s'inscrit d'avantage dans une logique du « et si ? » plutôt que du « donc ». Il se prépare à l'éventualité que quelque chose peut arriver. Richard Sennett appelle cette créativité des « sauts intuitifs ». Il s'agit bien de créativité

puisque l'artisan peut à tout moment réagir face à un quelconque problème en adaptant ses outils par exemple. Il part du principe que « ce qui n'est pas encore pourrait être » (p.286). Pourtant, l'artisan ne recherche pas l'innovation, il la produit quand il doit surmonter un nouvel obstacle. La création est une réponse à un nouveau besoin, contrairement à notre époque où l'innovation est constamment recherchée dans le but d'innover et surtout de se démarquer et d'être le meilleur face à la concurrence.

Avec la routine, l'artisan peut anticiper les sensations lors de la prise en main d'un objet et ajuster ses gestes en fonction de la matière et de l'outil grâce à son intuition qu'il a entraînée avec la pratique. L'outil, plutôt que de provoquer la frustration par ses limites, est à voir comme un champ de possibilités inexplorées. La routine n'est donc pas à comprendre comme quelque chose d'ennuyeux, comme peut le penser l'éducation moderne. Au contraire, dans son apprentissage, l'artisan rencontre des échecs, rebondit et s'améliore. « Les routines ne sont pas statiques pour les bons artisans; elles évoluent, et les artisans s'améliorent » (p.357). La matière n'est pas lisse et ne sera jamais la même. La confrontation de l'artisan à la résistance de la matière et à la difficulté technique le pousse à surmonter les obstacles. Il s'inscrit dans un combat avec la matière.

LE RAPPORT À LA MATIÈRE

Aujourd'hui, la machine travaille la matière sans se soucier de sa forme. Elle lui impose ce qui lui a été préalablement ordonné par l'homme. Cependant, dans le rapport entre machine et matière, il semble difficile de réellement parler d'un combat. La machine est améliorée dès qu'elle rencontre une résistance, à l'inverse du corps humain qui est dans un rapport de force avec la matière, un rapport qui se ressent dans l'objet. Les automates ne peuvent pas laisser sur les objets produits les marques d'une quelconque lutte puisqu'il n'y en a pas eu. Ces objets ne sont que les reproductions de produits fabriqués par le corps, des mimes. C'est avec le développement des ordinateurs que le rapport au corps a été complètement modifié. Nous ne sommes plus des acteurs qui produisent et notre corps n'est plus blessé par un effort qu'il aurait pu faire. Maintenant, nous naissons avec le numérique entre les mains et donc la possibilité de créer sans passer par la pratique. Toute relation à la matière est perdue, tout comme le rapport de force. « On peut s'en servir pour refouler la difficulté » (p.63). C'est en ces mots que Richard Sennett parle de la Création Assistée par Ordinateur (CAO), telle une marque de la paresse humaine qui, au lieu d'être stimulée par la difficulté, la refoule en se cachant derrière de nouvelles technologies.

Dans son livre, Richard Sennett met souvent en comparaison le travail de la main du souffleur de verre ou du forgeron avec celui des programmeurs de Linux. Il perçoit la technologie et le code comme une matière nouvelle à travailler avec ses propres contraintes, au même titre que le verre ou le métal. Ces programmeurs remplissent les mêmes qualités que possèdent Héphaïstos dans la mythologie et tout artisan : compétence et communauté. Avec cette comparaison, l'auteur prouve sa vision large de ce qu'est l'artisanat pour lui. Il va bien au-delà du seul « travail manuel spécialisé ». Le travail artisanal est marqué par l'envie, que nous possédons tous, de bien faire notre travail tout en acquérant des compétences par l'expérimentation. « La valeur de l'expérience considérée comme un art » (p.387). La fierté de son travail est, selon l'auteur, la meilleure récompense que l'on puisse attendre de l'engagement, de l'expérience et du savoir-faire.